

Quand un merci se fait entendre

Bénédicte Delvaux

Les professeurs ont besoin de recouvrer la reconnaissance sociale du passé et de bâtir des relations de confiance réciproque avec les autres acteurs du processus éducatif

Depuis bien longtemps, je me voyais professeur. Adulte enthousiaste devant un groupe de jeunes intéressés par les nouveautés que je leur proposerais... Adulte généreux, inculquant les valeurs qui vous font voir la vie belle et pleine de promesses... Adulte épanoui qui se sent heureux de l'utilité de son travail... Et arriva la rencontre avec le monde des jeunes du XXI^{ème} siècle, en fin de secondaire technique, quelque part au centre de Bruxelles. J'avais déjà eu de vraies et belles expériences professionnelles dans l'enseignement, que ce soit en Vallée d'Aoste comme lectrice, en Belgique comme professeur de français langue étrangère, mais la confrontation avec cette réalité urbaine multiculturelle allait encore m'interpeller autrement, me secouer et me déstabiliser parfois.

NOS JEUNES

Mais qui sont donc ces jeunes, de 16 à 20 ans, qui constituent mes classes de 5^{ème} et 6^{ème} secondaire, les deux dernières années de l'enseignement obligatoire en Belgique, dans une école publique catholique de la capitale ? Pourquoi le travail quotidien avec eux m'épuise-t-il parfois, tellement leur réalité est loin de la mienne ? Mais pourquoi en arrive-t-on aussi à les aimer, ces jeunes qui vous poussent dans vos retranchements, vous testent, vous provoquent et qui, souvent, peu à peu se laissent apprivoiser et vous apprivoisent aussi, tout aussi étrange à leurs yeux êtes-vous. Nos jeunes, tout d'abord, sont issus de milieux culturels et sociaux très variés : Lybie, Arménie, Géorgie, Russie, Maroc, Équateur, Congo, Bénin, Rwanda, Espagne, Portugal, Pakistan, Corée et Belgique aussi. Les parents sont diplomates ou sans-papiers. Ils sont musulmans, chrétiens orthodoxes ou athées. En Belgique depuis deux ans ou vingt ans. Cette diversité est vraiment passionnante, mais nous ne partons pas d'un bagage commun. Or, il va falloir vivre ensemble pendant une année au moins, construire un savoir collectivement, apprendre à s'écouter, ce qui est un véritable défi à l'heure du zapping, et apprendre à se respecter. De ce point de vue, les élèves nous épatent souvent : ils passent assez facilement au-dessus de ces différences, réunis par une même culture jeune mondialisée. Mais cela ne veut pas dire que, en dehors de l'école, ces amitiés se construisent aussi. De retour dans leur famille, ils referment assez souvent les portes de leur monde pour mille raisons. Pas beaucoup de références culturelles communes donc, des valeurs parfois bien différentes entre les religions, des références scolaires aussi divergentes car, bien souvent, ces élèves passent d'une école à l'autre, suite à un échec ou à un renvoi, souvent fragilisés, avançant ainsi chaotiquement vers le diplôme de 6^{ème}. L'option technique n'est d'ailleurs pas fréquemment choisie par motivation,



mais c'est plutôt un second choix, dont on n'est au début pas très fier. À tort ! Ils sont parfois, en 5^{ème}, très négatifs sur leur section et cette école « où les profs ne se font pas respecter » et « où les matières sont bien trop faciles », mais plus d'un tiers ne réussira pas en juin. Ils répètent là un discours entendu ailleurs, dévalorisant l'enseignement qualifiant et ceux qui le fréquentent. Ils ne comprennent pas encore qu'il y a des écoles où on essaie de travailler avec tous, sans en abandonner sur le bord de la route et qu'ils sont les premiers à bénéficier de ce système plus humain, peut-être. Ils ont du mal à admettre qu'ils sont les premiers à être responsables de l'ambiance d'une classe et de leur propre progrès scolaire. Ils ne sont pas nombreux ceux qui ont saisi qu'à l'école ce n'est pas eux contre nous, les profs, mais eux avec nous ! C'est que souvent ces jeunes se disent que la vraie vie est ailleurs. Pas tellement chez eux où ils ont peu de loisirs, peu d'activités sportives, peu de vacances si ce n'est le retour au pays. Mais plutôt ailleurs et après. Après, « lorsque j'aurai une belle maison et une grosse voiture », sans se rendre compte qu'ils sèment aujourd'hui ce qu'ils récolteront demain ... « Ne vous inquiétez pas, Madame, on aura un super boulot... » Dommage que l'école vienne bousculer un peu leurs projets en leur rappelant que c'est aujourd'hui qu'ils doivent se forger une personnalité et apprendre la valeur de l'effort. « On n'est jeune qu'une fois, Madame » et l'école devient leur lieu de récréation où l'on retrouve les copains, ce qui suppose donc que les adultes leur

laissent la paix. Notions bien difficiles à accepter que sont l'effort, la patience et la persévérance dans notre société occidentale du *tout, tout de suite*.

LES PROFESSEURS

Chez les professeurs, la tension et la culpabilité sont souvent très fortes : rien ne se passe comme ils le souhaiteraient et ce dernier degré du secondaire est la dernière possibilité qui leur reste pour transmettre à ces jeunes de quoi être prêts à entrer dans la vie adulte. Et c'est parfois bien difficile d'être quotidiennement avec cette jeunesse, miroir d'une société consommatrice, indifférente et inquiète. Souvent désabusés, ils n'ont pas les idéaux qui nous faisaient vibrer quand nous avions leur âge et se moquent gentiment de nos valeurs considérées comme ringardes. Pourtant, les plus beaux cours sont ceux où le débat va surgir sur des thèmes fondamentaux comme l'amour, la fidélité, la famille, la paix dans le monde et c'est là que mon métier prend alors tout son sens. Quand, au détour d'une matière plus scolaire, nous nous découvrons finalement plus proches que nous le pensions, eux et moi, que nous pouvons parler vrai, eux et moi, et qu'ils se rendent compte que c'est peut-être ça aussi l'école, un lieu où on peut se dire et entendre des idées autres que celles véhiculées par les médias et qui souvent, quoiqu'on en dise, leur font peur. Alors, oui, ce métier est bien différent de celui que je m'imaginai professeur. Nos élèves nous testent, nous provoquent souvent, s'immiscent dans la moindre faille de notre méthode ou dans la moindre de nos contradictions, ne comprennent pas l'utilité de toujours travailler ni le pourquoi de notre souhait de silence et de propreté en classe. Ils ne voient pas pourquoi nous leur demandons de s'asseoir convenablement, de ne pas manger en classe, de laisser GSM et autres I-Pod dans le sac, pourquoi ils doivent amener à l'école stylo et papier. Et puis, en 6^{ème} et dernière année, les relations s'apaisent, leur option prend tout son sens grâce au stage en entreprise et ils ont envie de montrer à ceux des années antérieures qu'ils y sont presque arrivés. Ils avaient tant besoin de reconnaissance, ils l'ont obtenue ! Quant à nous, les professeurs, nous aurions aussi besoin de cette reconnaissance pour tout le travail de patience et de confiance que nous essayons de mener pendant deux ans. Alors quand, en fin de 6^{ème}, un *merci* se fait entendre...



Bénédicte Delvaux - Professeur - Centre scolaire *Ma Campagne* d'Ixelles (Bruxelles) - Belgique.